

**Sophie Nezri-Dufour. Giorgio Bassani : prisonnier du  
passé, gardien de la mémoire**

Vincent d'Orlando

► **To cite this version:**

Vincent d'Orlando. Sophie Nezri-Dufour. Giorgio Bassani : prisonnier du passé, gardien de la mémoire. 2016, pp.233-236, n°19. hal-02293060

**HAL Id: hal-02293060**

**<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02293060>**

Submitted on 20 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent d'Orlando

**Sophie Nezri-Dufour, *Giorgio Bassani, prisonnier du passé, gardien de la mémoire*, Presses Universitaires de Provence (collection 1, n°5), 2015, 133 p.**

(note critique publiée in « Transalpina », n°19, 2016, p.233-236)

En cette année de commémoration bassanienne, le court essai de Sophie Nezri-Dufour tombe à pic. L'auteur, spécialiste de l'écrivain auquel elle a consacré plusieurs études, privilégie ici une approche monographique classique : éléments biographiques, contextualisation historique, présentation et analyse des œuvres. Sur ce plan, le contrat est rempli, la lecture agréable, les repères donnés précis. Pour autant, par endroits, quelques approximations sont à noter, ainsi qu'une certaine tendance à la simplification, probablement liées à l'urgence de publier le livre (notre auteur est au programme des concours). Passons sur le début de la quatrième de couverture qui fait naître Bassani à Ferrare, ce qui semblerait logique tant la ville constitue le décor presque unique de ses récits, mais ne correspond pas à la réalité de l'Etat Civil. Plus problématiques sont quelques formulations, à l'image du titre général de l'ouvrage qui, corroborant une certaine doxa critique, « enferme » l'auteur du *Jardin des Finzi-Contini* dans l'évocation du « passé » et fait de lui le conservateur intraitable de la « mémoire ». Certes, la dimension mémorielle, plus que testimoniale d'ailleurs, est bien au cœur du projet du *Roman de Ferrare*. D'ailleurs, les pages que Sophie Nezri-Dufour consacre à la question de l'ancrage d'un parcours individuel dans une dimension collective (ferraraise et communautaire, bien sûr, mais aussi générationnelle et intellectuelle) sont claires et convaincantes. Mais pourquoi, dès l'affichage du projet, réduire l'œuvre de l'écrivain à cette fonction nostalgique et, au fond, régressive ? Plus que « prisonnier du passé », Bassani en est le chroniqueur insatiable et c'est justement parce qu'il a franchi les murs de Ferrare qu'il a pu, avec la distance que confèrent l'éloignement géographique et la mise en fiction de la matière autobiographique, revenir sur les origines de ce dérèglement tragique de la tradition humaniste européenne. Une perte des valeurs communes dont l'égaré fasciste, que résume le mécanisme de l'exclusion raconté dans les récits, constitue l'illustration italienne. En d'autres termes, il nous semble que c'est en homme libre et depuis le promontoire d'un présent assumé, construit par l'Engagement – le Bassani résistant et membre du Partito d'Azione – et par la réflexion culturelle et sociétale – le Bassani pédagogue, homme des médias, défenseur acharné du patrimoine de son pays, quand le mot désigne aussi bien les monuments que les paysages – que l'écrivain « ferrarais » a bâti une œuvre qu'il serait vain de limiter à sa dimension rétrospective de mausolée de la folie fasciste. Comme le souligne justement Sophie Nezri-Dufour, l'écriture de Bassani peut être lyrique, construite à partir de ces « métaphores obsédantes » d'où jaillit un « mythe personnel », pour reprendre les célèbres formules de Charles Mauron. Les pages que la critique consacre à ces lieux à la fois réels et symboliques (la topographie de Ferrare), à ces lieux-objets (le mur, la chambre, le couloir, entre autres) ou à ces objets qui témoignent de la séparation du monde et de l'identité (les lunettes, les miroirs, les fenêtres), tous tissant la trame des récits, sont particulièrement éclairantes. Mais si l'on admet que la poésie est l'expression d'une volonté de se libérer de la gangue des mots galvaudés par l'usage, on retrouve l'idée que Bassani, depuis la réalité de son expérience personnelle, a su transformer cette dernière en discours exemplaire. Tout lecteur, qu'il ait traversé les épreuves relatées ou pas, reconnaît la part d'humanité bafouée, puis rédimée, que les œuvres illustrent. Les récits du *Roman de Ferrare*, ont, nous dit-on, une écriture « philosophique », « cinématographique » ou « thérapeutique ». Mais que signifient

exactement ces adjectifs appliqués à la littérature ? Le dernier d'entre eux bénéficie d'ailleurs d'un usage pour le moins contradictoire car il est dit que l'écriture de Bassani est « réellement thérapeutique » pour nous faire comprendre quelques pages plus loin que « les souvenirs obsédants qu'ont bon nombre de personnages bassaniens n'ont aucun pouvoir thérapeutique » (on trouvera d'ailleurs d'autres contradictions internes : Bassani est défini « témoin, moraliste et historiographe » pour devenir ensuite un écrivain qui « se livre à une dénonciation des faits sans moralisme ni pathétisme ». Peu importe. L'essentiel est ailleurs et bien présent dans les analyses de Sophie Nezri-Dufour : les récits du cycle constituent autant d'étapes d'un processus d'émancipation. Son protagoniste se libère de sa communauté (certains des personnages juifs sont peu sympathiques, voire fascistes), de sa famille (sa tendresse filiale n'empêche pas quelques portraits au vitriol de la figure paternelle associée au sentiment de la honte), de sa ville (que Bassani cette fois quittera juste à temps pour ne pas être raflé et où il ne reviendra que très rarement), bref de tout ce que d'autres appelleraient son habitus. Mais, bien sûr, la libération ne signifie ni l'oubli, ni le reniement. C'est ce pas de côté, cette marche en avant, qui rend possible un retour que Sophie Nezri-Dufour définit élégamment comme la recreation esthétique d'un « monde disparu dont il [Bassani] va devenir le chantre ». Un aède que la mémoire biographique n'est pas la seule à inspirer. Les pages dédiées aux influences littéraires de Bassani et à l'intertextualité affichée ou plus subreptice de son œuvre sont pertinentes et, outre l'attendu Dante, on est surpris puis convaincu par d'autres références, comme Balzac, la dimension homodiégétique en moins.

Ces quelques remarques, et les réserves ponctuelles exprimées ici, montrent que l'œuvre de Bassani se prête à des lectures nuancées. La momifier par trop de déférence (le respect dû aux morts, d'où qu'ils viennent) risquerait de lui porter préjudice car, comme le note justement Sophie Nezri-Dufour, « Écrire consistait pour Bassani à sauver les victimes d'une seconde mort ». La finesse des analyses textuelles, la précision de la connaissance des récits mais aussi le débat que peuvent susciter certaines des affirmations de la critique prouvent que, comme toute grande œuvre, la production littéraire de Bassani est aujourd'hui « vivace ». La charge mémorielle qui la nourrit est le viatique d'une réflexion *in fieri* que n'épuisent pas les nombreux lecteurs amateurs et professionnels de ses livres. En effet, pour citer une dernière fois Sophie Nezri-Dufour à l'occasion d'un rapprochement audacieux entre le Geo de *Une plaque commémorative via Mazzini* et l'auteur lui-même : « Bassani est le survivant qui considère qu'une collectivité ne peut se reconstruire sur des bases solides et songer à recréer une société nouvelle si elle ne revient pas sur son passé et sur ses erreurs ». Dépasser le « ressentiment » donc, légitime, nécessaire, non pour « pardonner », mais pour comprendre, voilà bien ce qui constitue l'actualité du *Roman de Ferrare*.